

PREMIER MOUVEMENT

EUROPE

IL ÉTAIT UNE FOIS

En toute une vie, un auteur de fictions n'écrit que quatre mots : *Il était une fois*.

Puis il confie la suite aux personnages, sans vraiment prendre garde à leur pouvoir. La plupart du temps, cela se passe bien. Mais il arrive que certains ne rendent pas l'illustre formule ou en détournent l'usage.

L'un des miens par exemple, fut à l'origine du grand voyage qui bouleversa ma vie.

C'était un drôle de gars, une sorte de messie récalcitrant, héros d'une Nouvelle d'anticipation qui à mes débuts avait remporté un succès d'estime. Or je lui avais mis cette idée en tête : *Le chemin modifie l'homme de manière aussi certaine que l'accomplissement* – comme ça, placée au détour d'un dialogue.

J'imagine qu'au moment d'écrire cette banalité, je la considérai comme essentielle. Et de fait, elle ne provoqua aucun débat. Vouée à l'oubli, elle aurait dû rester tranquille dans les fins fonds de mes premiers textes édités. Eh bien non ! À l'occasion de la sortie de mon dernier recueil, le libraire de Vincennes qui m'avait invité à l'un de ses *Entretien avec auteur*, entreprit pour bien faire le job, de partir chasser sur les terres de mes anciennes publications. Il y débusqua la Nouvelle, en extirpa la pensée du pseudo messie, et la rabat-tit entre nous, dans le canapé au velours carmin où j'étais avachi, coincé, soumis à la torture devant une assistance clairsemée, une vingtaine d'auditeurs, dont dix-neuf amis. Je vis l'hologramme de mon personnage s'incruster avec une

mine enjouée dans l'air de la librairie, me narguant de sa petite hauteur, forcément content de ressusciter – mettons-nous à sa place. Mais cela ne me confirmait en réalité qu'une chose : j'avais en horreur ce genre d'exercice de promotion. Exige-t-on d'un peintre le secret de ses pigments ? Non. On va au musée, on paye son entrée et on se recueille. Pourquoi s'acharner à ouvrir nos ventres d'écrivains ? On espère quoi à la fin ? Y trouver des raisons d'exister de nos personnages ?

Mais qu'on leur demande à eux, merde alors ! étais-je en train de bougonner intérieurement au moment où l'exégète m'assénait sa grande question : "Alexandre Mauvalant, êtes-vous bouddhiste ?"

Nous nous vautrions en pleine incompréhension.

Je crus m'en sortir par un argumentaire bancal sur la notion de spiritualité, conclu d'une boutade sur le prosélytisme religieux qui tentait sans cesse de la phagocyter. Or le libraire proactif avait convié une blogueuse qui filma le débat. Et dans la semaine qui suivit, on m'avertit : la vidéo, pompeusement titrée de la maxime messianique, était devenue virale, m'expliqua-t-on savamment, ce qui au vu des mondialisations en cours n'était pas fait pour me rassurer.

Absolument retors à l'idée même de fréquenter ces réseaux, j'y accédai par l'ordinateur d'un ami. Je pus ainsi constater la duplication de mon image sur canapé, bardée de publicités en tous genres, assortie d'une incroyable quantité de commentaires qui s'entassaient en dessous. On s'y affrontait au sujet de la désormais fameuse pensée de mon personnage, quant aux notions de but, de chemin et d'accomplissement, chacun brandissant un drapeau de légitimité se référant, qui à l'ancienneté ou au diplôme, qui à une expertise scientifique liée au climat, à l'économie, à la démographie, à la politique, au genre, à la couleur, au sexe, et pour finir à la notoriété devenue experte. On y trouvait aussi pas mal de bordées d'injures, banalités phonétiques ou onomatopées décomplexées.

Atterré, je m'en ouvris à mon éditeur Paul Vandoven qui, enthousiaste, m'expliqua que c'était ça ! le buzz : "Mon cher,

relisez votre Nouvelle, et vous comprendrez que par les temps de chien que la planète traverse, votre personnage et sa fameuse pensée illustrent à merveille LE point sensible d'aujourd'hui : quel chemin avons-nous pris pour nous mettre dans un merdier pareil ? Et pour accomplir quoi ? D'accord, votre uchronie était tombée à plat il y a un quart de siècle, diable ! Vous aviez imaginé un monde qui n'aurait pas laissé la logique industrielle se développer. Souvenez-vous qu'à l'époque, on sortait à peine de l'affaire Verloc², la philosophie activiste de votre personnage flirtait avec une proposition terroriste. Alors qu'aujourd'hui sa pensée fait écho... Et alors, mon cher ? Vous ne pouvez maîtriser ce genre d'interaction visionnaire. Et même si vous cultivez votre côté dinosaure, comprenez bien qu'après tout ce temps, c'est pour cela que je crois toujours en vous !"

Je compris surtout que je ne contrôlais plus rien.

Pour débattre avec moi, on dénicha mon adresse électronique, je dus en changer deux fois ; et que me pardonnent tous celles et ceux qui m'assaillirent alors de raisonnements plus ou moins complexes, voire carrément tordus ! S'ils avaient pu deviner à quel point ils étaient loin du compte en me demandant quel chemin modifiait quoi, ou quel but modifiait qui, et pourquoi, et comment, et jusqu'à quand et à quelle échelle... Ah ! Je ne possédais aucune foutue réponse à ces foutues questions ! Pour une raison simple : venant, à quarante-huit ans, de passer du statut d'homme à celui d'une sorte d'eunuque, j'étais attaqué dans les fondements de ma personnalité, je me sentais fracturé, dissocié de mon rapport habituel au temps, aux lieux, aux gens, aux genres, et à mon inspiration. En fait, toute question existentielle interrogeait mon intimité. D'homme. Et de créateur.

L'esclandre médiatique fut remarqué par une réalisatrice de documentaires à qui la chaîne européenne avait confié un thème rebattu, la crise de milieu de vie. Un regard conçu en

² *Unabomber ou Kaczynski, dans d'autres trames. NDE:VandO'ven Éditions ©*

deux temps : Côté féminin. Côté masculin. Libérer nos paroles, pensait cette femme en charge de mener enquêtes et entretiens sur le territoire des hommes, pouvait offrir des clefs. Le processus de crise s'en trouverait éclairé.

Objectif ambitieux, démarche modeste, d'emblée j'aimai l'approche, bien que détestant cette manie de vouloir concentrer nos remises en question autour d'une succession de carrefours décennaux – pour ce reportage, celui d'un hypothétique milieu. Mais promotion oblige! insista Vandoven.

J'acceptai donc la proposition et fis partie des cinq hommes interviewés. Ma seule exigence fut que mon pseudonyme restât de mise. Il m'avait été imposé au tout début par Vandoven qui nourrissait une ambition démesurée à mon égard : “Mon cher, votre ego proactif vous fait croire à un destin du genre écrivain américain maudit; alors vous picolez, vous nous balancez du Jared Bloomfield à tout va... C'est idiot! Vous allez me faire confiance pour choisir un vrai nom d'auteur. Ou bien je ne vous édite pas. C'est à prendre ou à laisser. Un pseudonyme, c'est une marque! Je ne vais pas investir dans un label de loser!” Et je m'étais habitué au nom conçu par Vandoven, comme on peut s'habituer à porter chaque jour un même modèle de chemise, m'accommodant de son utilité. Mais à la perspective d'être ainsi lâché dans l'arène télévisuelle, je le sentais pour la première fois se greffer sur moi comme une peau, m'intimant une certitude : j'étais, j'allais être plus que jamais et resterais jusqu'à ma mort, Alexandre Mauvalant !

Une question m'obséda dès le début de l'entretien : “Que va révéler cette femme de moi? Ou plutôt de ce qu'elle pense être moi, puisque je ne suis plus tout à fait moi.”

La réalisatrice me faisait face, dardait un regard d'une douceur inaltérée, tout en tenant à pleine main un énorme micro oblong et m'invitant à son envie troublante de dévoiler une part du mystère masculin. J'ai failli lancer en pâture à deux millions de téléspectateurs la seule question de crise qui comptait pour moi : “Madame, l'époque discourt beaucoup

sur la notion de genre. Je crois qu'on méconnaît l'interrogation qui inconsciemment nous préoccupe – nous les hommes – voire nous obsède tout au long de notre vie : serions-nous aimés sans phallus? Pour ma part, je pense que non. Alors, pourrait-on poser la question aux cinq femmes de l'autre émission?"

J'imaginai le blanc, le brusque changement de paradigme, là, elle et moi confinés dans l'atmosphère étroite de notre discussion sous caméra, lumière feutrée, prise de son intimiste. L'ethnologie de l'instant restant un art difficile, je n'osai engager cette provocation. La peur sans doute qu'on me pensât concerné. Seules quelques paroles sibyllines, formulées en fin d'entretien autour de la notion d'*essentiel*, furent retenues dans la version montée.

Dès la première diffusion, je me demandai si je n'avais pas été tout de même un peu trop transparent. Personne n'étant au courant de mon opération, je n'avais en réalité aucune envie de révéler quoi que ce soit. Je vérifiai discrètement auprès de quelques amis : non, rien en filigrane ne s'était entendu. Puis je téléphonai aux jumeaux qui depuis six mois étaient retournés au Brésil. Après deux années de stage en France et en Allemagne, ils avaient décidé de faire leur vie là-bas. Moi j'y avais vu la conclusion d'une destinée depuis longtemps ancrée dans le décès de leur mère. Eux, je ne savais pas trop... Nous étions à la fois si proches et si distants.

Mon fils João m'avait trouvé "cool et sincère". Dulce, elle, m'avait perçu comme "assez touchant et pas trop pompeux". Rita, leur tante, qui était à côté de ma fille ce jour-là, voulut donner son avis : "Tou é très bien, me dit-elle, mais... Vou fazer de conta que eu acredito, tá?"³ Rita ressemblait à sa sœur : elle ne maniait pas l'intuition, elle la cultivait. Mais je la savais discrète. Sa suggestion resterait entre nous. Un jour peut-être, nous en parlerions.

Tout était donc bien, j'allais vivre seul en eunuquerie et comptais bien continuer ainsi.

³ Je vais faire semblant que je le crois, OK ?

Or l'émission ayant été diffusée plusieurs fois, sous-titrée en plusieurs langues, mal protégée et par conséquent téléchargeable, je dus franchir encore une étape de mon apprentissage.

La notoriété télévisuelle, aussi caduque soit-elle, dépasse de très loin celle de tous les autres supports ; elle fascine, attire, provoque d'incontrôlables désirs de rapprochement. Je me mis à recevoir chaque semaine, par l'intermédiaire du secrétariat de la chaîne ou des éditions Vandoven, des dizaines de courriels, bien plus que pour l'ensemble de mes publications, Nouvelles et Poésies réunies.

N'étant qu'un puceau timide convié pendant cinquante minutes au festin des notables du paysage audiovisuel, j'étais déstabilisé, éprouvant la désagréable impression, à ma petite échelle, de m'être adonné à l'orgie mondiale de sons et d'images, d'avoir été l'une des chevilles ouvrières complices d'un système de dévoration d'ombres et de lumières ; rénovation consentie et même encouragée, commençai-je à penser, du principe anthropophage originel : l'avions-nous quitté un jour ? N'étions-nous pas en train de muter ? Nous dévorer virtuellement n'allait-il pas devenir notre activité principale, forme ultime de cannibalisme allégrement promu par ce monde marchand ?

Identifiant la dérive mentale qu'instaurait en moi ce genre de questionnement, je demandai à la chaîne – après m'être astreint dans un premier temps à répondre aux sollicitations – à ce qu'on cessât de me transmettre toute correspondance. On respecta ma volonté. Sauf une fois, une seule, quand la réalisatrice ayant reçu un courrier manuscrit qui m'était destiné, le fit suivre à mon adresse. Il fut déposé dans ma boîte à lettres, le premier matin d'avril :

Cher Alexandre,

Je m'autorise la familiarité. Bien que rien ne laisse envisager que vous puissiez l'apprécier. Tant pis, j'en prends le risque. Le soir où par hasard je vous ai vu à la télévision, j'ai senti que je devais vous connaître pour vous raconter l'émotion qui m'a gagnée.

L'existence m'a menée à comprendre le sens des gestes et des regards, à être "dedans" et non "en dehors" des personnes. Vous écoutant, peu à peu, je décodais vos paroles, je décryptais tout ce que pudiquement vous cachez. Le langage corporel et l'inflexion de la voix révèlent bien des vérités. Il est une musique. Nous ne sommes que musique. La mienne est au carrefour de beaucoup d'influences, notamment catalanes et russes. À la maison, ma mère parlait français. Mais pourquoi tout vous raconter maintenant ? Voici mon idée, ma belle idée, j'ose vous la suggérer : rencontrons-nous un jour !

Oh, ne voyez dans ce contact, nul fantasme, nul espoir d'entrer en relation avec une âme sœur théorique. Je suis consciente de la distorsion qu'a pu subir mon ressenti à travers les filtres successifs d'une caméra, d'un micro, d'un écran et de milliers de kilomètres de câbles qui nous séparaient ce soir-là. Alors n'ayez peur en rien.

Si j'ai bien deviné votre musique intime, et la voie dans laquelle vous vous engagez, prenez le risque de m'accorder votre confiance, découvrez mon approche de ces sujets que vous avez évoqués comme "essentiels".

J'ai cessé de voyager pour des raisons personnelles et vous pourrez me trouver dans une île des Caraïbes où j'occupe, seule, une grande case au milieu d'un jardin d'orchidées. Au loin, la mer offre ses bleus. Je vous y attendrai. Viendrez-vous un jour ?

Anna Ivanova Maria Rosselló. Old Towne Bluff - Saint Peter Parish - Montserrat Island. aimr@gmail.com

La lettre était rédigée d'une écriture alerte et régulière, sur un papier velouté dont l'en-tête représentait les contours d'une île ; à l'intérieur était imprimé le profil droit très épuré d'une femme au visage fin et régulier, joue dissimulée par un arc de chevelure.

Les Caraïbes anglaises... Elle en a de bonnes la Comtesse russe ! Rien trouvé de plus simple ? fut ma première pensée. Alors qu'en toute conscience, j'aurais dû me dire : Tiens, comment vais-je gérer ça ? Ou bien : Laissons passer un peu de temps, on verra. Ou encore : Qui est cette folle dingue ? Que peut-elle avoir deviné ? C'est n'importe quoi !

Rien de tout cela ! Ce fut peut-être un effet du contact avec le papier, le geste qu'il dessine. Peut-être aussi la remarque

de Rita m'avait-elle préparé à la possibilité de ce genre d'intuition... Mais contrairement aux courriers électroniques auxquels j'avais toujours répondu avec célérité – y épuisant jusqu'au dernier élan de courtoisie – je commençai là par ne rien rédiger.

Et ce sont précisément ces absences de raisonnement, d'inquiétude, d'urgence, de fuite ou de désarroi, qui m'interrogèrent. J'aurais dû également m'enquérir de choses aussi simples que son âge ou son physique. Au contraire, ce fut comme si tout à coup, seul comptait l'espoir. Empreint de ce postulat, mon esprit ignora fermement le risque d'une divagation éthérée ; il s'agrippa à ces quelques mots : *découvrez mon approche de ce sujet...* Je les lisais, les relisais, me projetant peu à peu dans l'espoir d'une rencontre inespérée pouvant offrir une perspective à mon nouvel état. Oui ! Cette femme ouvrait une voie à la possible réinvention de mon existence.

Ainsi m'emparai-je de l'idée de voyager vers elle.

Je cherchai d'abord Anna Ivanova sur les annuaires Internet. Elle n'apparaissait pas. M'avait-elle écrit sous son vrai nom ? L'adresse de Montserrat ne fournissait aucun indice, sauf à s'inquiéter qu'en langue anglaise, le mot Bluff (promontoire) fût synonyme d'esbroufe. Et sur les cartes satellites, le quartier Old Towne Bluff se résumait à quelques clichés : un bout de sable bordé d'une falaise, les toits anonymes du village de Salem à proximité, et plus loin, celui de l'ancien AIR Studio où enregistrèrent les Beatles, Sumner, Lou Reed et d'autres vedettes des années 80. Autour, on aurait imaginé une vie quotidienne comme ailleurs. Or celle-ci se déroulait au pied d'une soufrière qui, à l'orée de l'an 2000, avait craché des millions de tonnes de cendres, détruit les deux tiers de l'île sous l'assaut de coulées pyroclastiques monstrueuses, et entraîné l'exil d'une grande partie de la population. Pourquoi cette femme vivait-elle là-bas ? En lisière de la zone interdite, sous la menace d'un titan aux humeurs dévastatrices, entourée d'une mer dont les premiers ports

équipés de navires de secours se situaient à plus de cinquante milles nautiques? Mais après tout, me disais-je, tout cela se comprendrait sur place. La seule question à considérer, une fois acquis le principe de ce mouvement, n'était-elle pas celles du quand et du comment? Il fallait se décider.

Certes, me dis-je, mais à être aventureux tu n'es pas pour autant dénué de rationalité. Anna Ivanova existait-elle vraiment? Je voulais m'engager sur un itinéraire au but avéré; en quelque sorte, en avoir pour mon voyage!

Je persévérerai dans mon enquête, m'obligeant à m'inscrire sur ces fameux réseaux à l'écart desquels je m'étais toujours tenu : las! Anna Ivanova n'y existait pas, ou peut-être dissimulée derrière un pseudo abscons. À cette occasion, je découvris des communautés aux ramifications innombrables, un monde vertigineux, inquiétant, parce qu'en partie fréquenté par des personnages aux identités invérifiables, certains s'intergratifiant de détails sur leurs intimités culinaires, corporelles, affectives, voire pire ; d'autres vitupérant et proférant au pied de tribunes politiques animées par des sortes d'orateurs d'Hyde Park virtuels, des tombereaux d'injures, de délations ou d'affabulations qui toutes se diffusaient et se clonaient de manière exponentielle. J'eus parfois l'impression de fréquenter une gigantesque et incontrôlable armée de l'ombre, guérilleros anonymes pour la plupart lourdement équipés de canons à étrons. Une semaine plus tard, j'annulai mon inscription.

Il me fallait de l'aide. Nous étions bientôt en mai; sachant que le nord de l'Europe commençait à s'extraire de sa gangue de froidure, je décidai de rendre visite à mon ami Pierre,⁴ auteur de thrillers d'espionnage à succès.

⁴ *Le substrat a délivré ce prénom, vraisemblablement un pseudo qui laisse penser que les autres informations concernant cet auteur sont également codées. NDE:VandO'ven Éditions ©*